

Itinéraire d'un intellectuel européen

Par Nadine Richon/Unicom

Le Jury de la Fondation Charles Veillon a voulu récompenser le philosophe allemand Heinz Wismann pour son ouvrage *Penser entre les langues*, paru en 2012 aux éditions Albin Michel. Ce livre raconte l'histoire d'un enfant allemand nourri aux mythes grecs, fuyant dans des conditions terribles les chars russes entrés dans Berlin, d'un homme amoureux de la langue italienne mais très tôt tombé dans les bras de la France, d'un intellectuel dont le parcours scientifique s'ancre depuis les années 1960 à Paris.

Heinz Wismann circule entre les langues, ce qui signifie mieux comprendre les perceptions culturelles, mieux accepter les autres et l'autre en soi.

Homme de passage

Dans son bureau parisien, il raconte: «Des Italiens assignés à résidence en 1943 dans un village allemand m'ont appris leur langue pour s'amuser. J'habite désormais dans le français, que j'enrichis à partir de ma connaissance de l'allemand et du grec ancien. Je me souviens d'une scène du film *Diva* où quelqu'un commente longuement la manière de beurrer une baguette, or vous ne pouvez pas transposer ça en allemand où l'on ne beurre pas le pain de cette manière, le brot allemand n'est pas le pain français, il n'en n'a ni la forme ni le goût. Prenez le mot *Ding* qui désigne la chose compacte occupant un certain espace dans la simultanéité, alors que *Sache* se déroule dans le temps: obligés de distinguer les deux, les traducteurs de Hegel s'en sortent curieusement avec le mot chose en minuscule pour *Ding* et en majuscule pour *Sache*, alors qu'il faudrait traduire *Sache* par affaire... Vous avez *Strafsache* qui signifie affaire pénale. Pour moi, le cœur de l'opposition franco-allemande c'est *Realität* et *Wirklichkeit*: pour Descartes, la vraie réalité s'appréhende

clairement et distinctement, elle doit donc pouvoir se représenter de façon statique, alors que les Allemands distinguent la plate *Realität* qui s'impose à nous comme les rides sur notre front et la *Wirklichkeit* qui est la réalité vraie, dynamique, qui vient du verbe *wirken* (agir). La langue exprime la manière dont on se représente l'action sur la réalité». A ses yeux, le français est une «langue de connivence» née dans le contexte de la cour où il était de bon ton d'en dire aussi peu que possible (à bon entendeur...) et de terminer la phrase de l'autre, alors que les Allemands ne peuvent s'interrompre car ils attendent le verbe final qui donnera son sens à la phrase. D'où le désarroi de Madame de Staël se sentant privée du bonheur de la conversation chez Goethe...

La relation franco-allemande

Heinz Wismann évoque avec humour cette relation franco-allemande et préconise une certaine tempérance aux Allemands amoureux de la France: de toute façon un Allemand ne pourra jamais devenir français et cette «impossibilité à prendre la place de l'autre» peut être exploitée comme une richesse pour mieux voir l'autre et mieux se voir soi-même. En 1939, les Allemands «ont fait une cour un peu violente à la France», sourit-il, évoquant cette propension allemande à s'intéres-

ser de (trop) près aux voisins; le pays n'avait pas de limites et pouvait donc s'étendre ailleurs «avec cette idée de les féconder tous, pour ne pas employer un mot plus grossier». Cela change avec l'Allemagne réunifiée, explique-t-il. «Les Allemands on les trouvait partout; nous avons le syndrome d'aller ailleurs et cela reste vrai dans le secteur du tourisme et le monde industriel. Les Français sont plus casaniers, ils veulent avoir l'universel chez eux, alors que le fonctionnaire allemand c'est tout juste s'il ne paie pas pour partir... Aujourd'hui les Allemands ne sont plus inquiets au sujet de leurs frontières et ne sont plus portés par le rêve de l'ailleurs, ils se replient sur eux, s'intéressent de moins en moins aux autres, deviennent plus nombrilistes. C'est la francisation de l'Allemagne. Si l'on pense à l'Europe, on voit que toutes ces unités s'intéressent surtout à elles-mêmes, l'Angleterre bien sûr, qui reste un cheval de Troie, mais les autres aussi, ce qui pose un problème pour construire une vraie solidarité».

La Suisse et la tentation identitaire

Et la Suisse, lui demande-t-on? «Elle a dans ses gènes quelque chose de formidable, c'est le seul pays au monde qui a décidé de ne pas parler une langue nationale, seulement la Suisse tire-t-elle toutes les consé-

quences qu'elle pourrait tirer de cela? Je dirais non. Son repli indique sa crainte d'exploiter toutes les promesses du décentrement congénital de la Confédération. C'est un tel défi pour la Suisse, imaginez une France dans laquelle il faudrait que les Français par principe parlent les langues des voisins... Le provincialisme est un réflexe humain mais c'est effrayant de voir à quel point les Suisses se replient. Je distingue donc la Suisse comme idée, magnifique idée qui a permis au pays de tenir le coup avec des choses qui ne sont pas dans l'autoréférence mais dans l'hétéroréférence. Contre la Constitution, les germanophones sont en train instinctivement de fabriquer une langue nationale que personne d'autre qu'eux ne comprend, le fameux *schwyzerdütsch*, à travers lequel s'affirme une nationalité totalement réfractaire à la langue étrangère que serait l'allemand, ce *hochdeutsch* que les francophones apprennent. Il y a là quelque chose de grotesque: c'est la nederlandisation de la Suisse.»

Mais comment sortir du repli identitaire? En commençant peut-être par pratiquer «le regard modeste sur soi dont parle Nietzsche». Heinz Wismann cite par ailleurs un propos de l'écrivain Philippe Djian: «Je ne peux pas m'empêcher quand je fais quelque chose de voir le tout petit moi en moi». Une modestie qu'il retrouve dans la poésie de Paul Celan où deux instances apparaissent, «le moi qui est dans une exigence extraordinaire à l'égard du tu et le petit qui ricane». Le choc entre ces deux instances produit une tension terrible et tout à fait intéressante selon lui. «On triche si on est entièrement dans la mise en scène du grand moi. Lorsque celui-

ci ne regarde pas le petit moi, il finit par lui ressembler, comme ça il a éliminé le petit moi en lui ressemblant!»

Nietzsche, le Bataille allemand

Circulez, il y a tout à voir et à explorer hors de soi. Wismann consacre ainsi un passionnant chapitre de son livre à celui qu'il appelle le Nietzsche français: Bataille. Nietzsche, fils de pasteur, est «culturellement catholique». Wismann écrit, en réunissant Bataille, Nietzsche et Heidegger: «Il n'y a pas d'authenticité, et c'est, au contraire, en étant dans l'inauthenticité que l'on se rend capable d'entrer en communion». Nietzsche est selon lui un Bataille allemand, «un penseur de la brèche, de l'insuffisance, du soupçon» et il ajoute que si la communication suppose «des êtres entiers qui échangent des informations», la communion concerne des «êtres toujours ébréchés». Il y a là «une logique du désir et de l'anéantissement des êtres compris comme totalités». Cette logique s'oppose à une posture protestante de la perfection qui trouve son expression philosophique dans la morale kantienne. Pour Kant, le mal est de «se laisser traverser par des forces n'émanant pas de soi». Comment s'assurer de sa pleine autonomie? En renonçant «à toute exigence spontanée, à ce que l'on nomme les penchants». Wismann souligne à propos de Kant: «Je dois être autre chose que ce que je suis spontanément».

Féminin/Masculin

Dans son bureau parisien, on le questionne encore sur la domination masculine. «Je conseille

vivement de lire Hegel pour qui le travail de l'esprit c'est la négation. La Raison est d'essence féminine. Dans sa ruse, elle se sert de la négation pour produire quelque chose qui va au-delà de ce qui existe. C'est complexe comme truc. D'où Sache, cette négativité plus puissante que toute affirmation positive et statique. C'est ce qu'il appelle la ruse de la Raison. Le désir conquérant est en réalité télécommandé par la ruse qui l'attire. Il y a un lien absolu entre la positivité phallique et la négativité vaginale. A un niveau banal, on a essayé d'établir avec succès la domination du principe phallique sur les femmes, ça c'est vrai. L'idéologie ordinaire oppose le masculin et le féminin alors que les êtres humains participent de ces deux principes. Chez Platon, c'est une femme, Diotime, qui incarne le désir de connaître. L'important est de circuler, même au cours d'une soirée la part de femme chez l'homme peut varier. Les deux principes sont tout le temps en train de chercher des équilibres, parfois heureux, parfois malheureux. On n'est pas figé. Un Allemand peut faire le Français... Le tout est de bien fréquenter au lieu d'habiter une seule langue, une seule identité culturelle ou sexuelle. L'égalité est encore à construire mais il ne faut pas ancrer ce combat dans la langue. Je suis contre la codification administrative qui crée comme en Allemagne des mots barbares. Les langues peuvent évoluer de façon poétique. Il faut aller contre la pente de la langue et c'est le rôle des littérateurs. Aller ailleurs que dans cette langue rodée comprise d'emblée par tout le monde. La langue s'instrumentalise et s'appauvrit. Il faut sans cesse la réinventer, sinon on reste dans une langue de circu-

lation qui finit par ne plus restituer ce que le sujet parlant a éventuellement envie de communiquer.»

L'anglais instrumental

A titre d'exemple, il signale l'anglais en Inde, dont on ne pouvait pas se satisfaire et que l'on enrichit par les langues locales comme l'hindi et le ourdou. «Le français, l'italien, l'espagnol, se sont créés à partir du bas latin, sous la pression des besoins de s'exprimer. Il fallait enrichir cette langue commerciale et il se passe la même chose aujourd'hui avec l'anglais... sauf dans la circulation scientifique où l'on parle cet anglais international qui constitue un code d'une banalité instrumentale absolue, dont il est très difficile de se débarrasser. Or l'idéation a

besoin d'être libérée du carcan de ce qui est déjà connu. Dans cette langue basique l'imaginaire est bridé. Une langue instrumentalisée ne fournit pas la possibilité de dire des choses nouvelles. La chose nouvelle, c'est le sujet qui va essayer de la dire. Elle peut surgir par exemple de la réverbération d'une langue sur l'autre ou du contact entre les disciplines. Malheureusement il n'est pas possible de faire carrière avec l'interdisciplinarité, on se trouve facilement rejeté des deux côtés.»

La formation, pas le formatage

Se construire son propre savoir, c'est la Bildung issue du protestantisme. Là encore, rien de figé, mais un mouvement qui permet de la connaissance de s'épanouir à

partir du dialogue avec un professeur. «Après la défaite de 1870, les Français ont voulu imiter ces universités allemandes plus performantes. On disait que l'instituteur allemand avait gagné la guerre. La France crée la conférence, sur le mode du séminaire allemand, où chacun apporte à boire et à manger. Mais le tropisme français est tel que la conférence est devenue assez vite un monologue. L'instituteur allemand nous emmenait dans les prés et les Français ont créé la leçon de choses, là encore un feu de paille. Je vous parle de traditions, aujourd'hui les choses changent. L'invention des crédits favorise à nouveau un enseignement où les savoirs sont inoculés et rend difficile l'élaboration partagée de la connaissance...»

Heinz Wismann... en bref

Heinz Wismann, né en 1935 à Berlin, est Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Philosophe et philologue, spécialiste d'herméneutique et d'histoire des traditions savantes, il a enseigné depuis 1962 la philosophie à la Sorbonne, avant d'être nommé en 1978 à l'EHESS, où il dirige un programme d'enseignement et de recherche sur l'épistémologie des sciences humaines. De 1991 à 2000, il a présidé en outre l'Institut Protestant de Recherches Interdisciplinaires de Heidelberg (FEST). Ayant fondé en 1986 aux Editions du Cerf la collection «Passages», il en a assuré la direction jusqu'en 2007 (plus de 150 volumes parus). Membre de l'Académie d'Agriculture de France, il fait partie du directoire de l'Institut Franco-Allemand de Ludwigsburg, de la Maison des Sciences de l'Homme de Sofia et de plusieurs autres institutions savantes.

Partant de ses travaux sur la philosophie grecque ancienne (Héraclite, Parménide, Platon, Démocrite, Epicure), Heinz Wismann a consacré de nombreuses études à l'histoire des recherches philologiques, ainsi qu'à l'émergence des philosophies de la culture dans le sillage du criticisme kantien (Humboldt, Schleiermacher, Cassirer, Benjamin). Derniers ouvrages parus: *L'Avenir des langues. Repenser les Humanités*, Paris, Editions du Cerf, 2004, *Les avatars du vide. Démocrite et les fondements de l'atomisme*, Paris, Hermann, 2010, *La science en jeu*, Actes Sud, 2010 (en coll.), *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 2012.